

TATOUÉ-MOI un mouton

Enraciné dans le paysage occidental depuis le XVIII^e siècle et les colportages de James Cook et confrères, le tatouage remonte en réalité à bien plus loin, soit au célèbre homme des glaces Ötzi qui déambulait dans les Alpes italo-autrichiennes il y a quelque 5'000 ans. Une véritable fresque décorative l'ornait de pied en cap, à la manière des hommes modernes dont les corps se vendent *post mortem* pour tapisser les murs des musées. A la différence qu'à l'époque de la désormais momie congelée, chaque *tattoo* avait une fonction thérapeutique et non esthétique. Une diversité de sens qui se prolonge à travers les régions et les siècles : chez les Egyptiens, le tatouage s'apparente à la commémoration religieuse et à la protection, tandis que dans les îles du Pacifique, il marque l'appartenance à un rang social, le passage d'une étape de vie ou encore une reconnaissance de virilité. Bien loin du positivisme de ces représentations, le tatouage est parallèlement assimilé de longue tradition à une moralité libertine et à une vie de débauche, une idée véhiculée par monts et par vaux. L'histoire a régulièrement marqué à l'encre les boucs émissaires de ses sociétés, telle une punition visible aux yeux de tous. Tandis que la Chine tatouait ses criminels, le Japon en faisait autant avec ses yakuzas et ses prostituées, les Romains « étiquetaient » leurs esclaves des initiales de leurs maîtres et les nazis numérotaient les juifs déportés. Marquer à vie pour mieux déshumaniser. Une idée qui fait écho à de nombreuses religions qui proscrirent le tatouage, considéré comme un acte païen et hérétique. Ironique quand on connaît l'étymologie du mot, venant du lointain polynésien « tatau » et renvoyant à l'idée d'un dessin (« ta ») empreint d'un esprit supérieur, Dieu (« atua »)...

Longtemps considéré comme l'apanage d'une peuplade marginale et réservé aux voyous, aux marins, aux punks et aux filles de joie, le tatouage se démocratise et semble même avoir gagné ses lettres de noblesse. Révolu l'âge du mauvais genre, **bienvenue dans l'ère du tous tatoués, tous encrés.**

Par **Manon Volland** | Photo **Arthur's Tattoo** > Foound

One of us Bien loin de la marginalité à laquelle on l'associait naguère, le tatouage s'affiche désormais à la vue et au su de tous, tantôt en catimini tantôt en étalage massif. Il n'y a maintenant plus que Mamy pour penser que le *tattoo* c'est vulgaire et, bientôt, on comptera le nombre de non-tatoués dans la rue plutôt que le contraire. Le tatouage a même ses émissions proches de la télé-réalité, ses foires où se côtoient dragons japonais, frises tribales et pin-up old school, ainsi que ses artistes phares que l'on s'arrache pour chaque pli de peau. Un vent de renouveau semble souffler sur les tatouages vieillissants des bikers fans de Harley-Davidson ou ceux des marins aux bras ornés d'ancres et d'hirondelles. L'anthropologue Elise Müller pointe du doigt cinq raisons principales qui poussent nos contemporains à confier leur épiderme aux pointes aiguisées d'un dermatographe : la recherche d'esthétisme, le passage à une nouvelle étape de vie, la définition de soi, l'expression de valeurs ou l'illustration d'un mythe personnel. On se fait donc tatouer un mouton par goût décoratif, le nom de son futur-ex en guise de demande en mariage, une calligraphie hébraïque comme un rappel à ses origines lointaines, une citation à la mords-moi le



nœud pour se rappeler que la vie vaut d'être vécue pleinement, ou encore un cerf pour montrer que notre Patronus est le même que celui du bigleux Potter. Le *tattoo* devient alors un signe d'identité, une façon de se distinguer de la masse, mais également un moyen de se rattacher à quelque chose de rassurant et de durable, tel un remède à l'éphémère et à la superficialité de notre réalité 2.0.

L'art du m'as-tu-vu Le tatouage n'est donc plus l'acte de rébellion qui a marqué notre adolescence et pour lequel nos parents nous ont privé de Nokia 3310 et de son Snake pendant un mois. Dans notre société qui court de bon gré à sa perte, les jeunes trouvent un repère dans cet entrelacs de motifs et de chair, et renouent inconsciemment et ironiquement avec l'idée de tatouer pour ne pas oublier. Ne perdons toutefois pas de vue qu'au-delà de l'émotion dont elle émane, la démarche d'encrage est esthétique; quiconque déclarerait affectionner avoir un portrait du Roi de la pop ressemblant à s'y méprendre au tueur masqué de *Scream*, classé n°3 des tatouages les plus ratés du web, serait en effet un gros menteur. En particulier à notre époque qui veut que tout soit instagrammable, du petit déj feng shui vegan à la chambre d'hôtel design, blanche et affreusement hors de prix en passant par notre peau gravée à l'encre. Et si on peut exhiber ses *tattoos* en même temps que sa silhouette *fit* moulée dans des leggings de sport, tout en s'empiffrant d'*avocado toast*, c'est encore mieux. Ainsi, il faut paraître et apparaître sans répit, l'aspect extérieur étant la nouvelle clé de voûte de notre société. Le tatouage revêt dès lors un rôle de parachèvement du corps, d'« amélioration » du look, d'identité à part entière. C'est pourquoi l'artiste et sa patte deviennent partie intégrante du processus, la peau étant dévolue à l'encrage, toile vierge pour une œuvre d'art en devenir. Le tatoueur français des stars, Tin-Tin, qui peut s'enorgueillir de s'être penché sur l'épiderme de nombreuses personnalités, de Jean-Paul Gaultier à Pascal Obispo en passant par Julien Doré, qualifie son travail d'art: « Sur chacun, je réalise une œuvre unique. C'est un luxe qui coûte cher, en argent et en temps. Mais ça n'est pas du consumérisme. C'est bien plus conséquent qu'un sac Chanel! »

Contrefaçon d'épiderme Passer sous l'aiguille est donc branché. Surtout depuis que Justin, Zlatan et confrères ont choisi d'alimenter leurs comptes Instagram d'abdominaux et de biceps tatoués. Une starification du phénomène qui donne une réponse clés en main aux jeunes géné-

rations qui souhaitent s'identifier encore un peu plus à leurs idoles. Chez les tatoueurs, on observe une prolifération de clients armés d'une photo de superstar dont ils veulent copier le *tattoo*. Et dans ce domaine aussi, on n'échappe pas aux phénomènes de mode: un mois ce sera une déferlante d'étoiles, le suivant on ne jurera que par le signe infini, et celui d'après verra se multiplier les flèches. Une démarche qui va à l'encontre de la quête d'individualisation prônée par la majorité des tatoués, et qui inquiète dans le milieu, où l'on rappelle que le tatouage est un morceau de soi qui porte une âme, pas un mimétisme de désespéré en quête de gloire. La tendance est également à la négation du caractère quasi médical et irréversible de l'acte. Rappelons qu'une machine à tatouer pique jusqu'à 3'500 fois par minute et injecte de l'encre à 1 millimètre sous la peau, encre qui se répand ensuite dans le derme, et apparemment, selon de récentes recherches, dans les ganglions lymphatiques. Ça picote rien que d'y penser... Les nombreuses émissions consacrées au phénomène, de la plus trash et débile, où vos amis choisissent votre tatouage sans votre consentement (bonjour les idées de génie dans des endroits bien douloureux), à celle, de plus haute voltige, mettant en scène une compétition de tatoueurs professionnels, en passant par ce nouveau programme proposant de sauver les motifs ratés, peuvent rapidement faire oublier que le tatouage n'est pas une bonne blague qui disparaîtra le lendemain et contribue à sa banalisation. De plus, la possibilité de détatouer, soit de détruire un tatouage, fait de plus en plus son chemin dans les esprits des potentiels amateurs d'encre. Minimisant ainsi la réflexion autour de ce symbole immuable au profit d'un goût suspect pour une décoration temporaire inoffensive. Pourtant, avec une fourchette de prix entre 150 et 800 francs par séance selon la zone à traiter et quelques sessions à prévoir, le budget détatouage explose celui de sa création. Et puis, apparemment, ça pique tout autant, avec une douce brûlure en prime et une cicatrisation qui démange à en faire des cauchemars (en même temps, si vos potes choisissent pour orner votre cuisse un joli format A4 de Trump en train de se faire fouetter par un magazine avec sa tronche, pas sûr que vous trouviez le sommeil non plus).

Le mieux est peut-être finalement de se faire tatouer la plus sage et salutaire des maximes, signée du maître du tatouage Tin-Tin en personne: « La mode est par nature éphémère, alors que le tatouage est permanent. » —

« IL N'Y A MAINTENANT PLUS QUE
MAMY POUR PENSER QUE LE
TATTOO C'EST VULGAIRE ET,
BIENTÔT, ON COMP-
TERA LE NOMBRE DE
NON-TATOUÉS DANS
LA RUE PLUTÔT QUE
LE CONTRAIRE. »